**Dans cet extrait du roman d’Alfred de Musset, intitulé *La Confession d’un enfant du siècle* (publié en 1836), l’auteur décrit le « mal du siècle » dont souffre la génération romantique des années 1830.**

Pendant les guerres de l'Empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés dans les collèges aux roulements des tambours, des milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées[[1]](#footnote-1) d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval.

Un seul homme était en vie alors en Europe ; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année, la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens ; et lui, prenant avec un sourire cette fibre nouvelle arrachée au cœur de l'humanité, il la tordait entre ses mains, et en faisait une corde neuve à son arc ; puis il posait sur cet arc une de ces flèches qui traversèrent le monde, et s'en furent tomber dans une petite vallée d'une île déserte**[[2]](#footnote-2)**, sous un saule pleureur.

Jamais il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de cet homme ; jamais on ne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mères désolées ; jamais il n'y eut un tel silence autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant jamais il n'y eut tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières dans tous les cœurs ; jamais il n'y eut de soleils si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme, et on les appelait ses soleils d’Austerlitz**[[3]](#footnote-3)**. Mais il les faisait bien lui‑même avec ses canons toujours tonnants, et qui ne laissaient de nuages qu'aux lendemains de ses batailles.

C'était l'air de ce ciel sans tache, où brillait tant de gloire, où resplendissait tant d'acier, que les enfants respiraient alors. Ils savaient bien qu'ils étaient destinés aux hécatombes ; mais ils croyaient Murat**[[4]](#footnote-4)** invulnérable, et on avait vu passer l'empereur sur un pont où sifflaient tant de balles, qu'on ne savait s'il pouvait mourir. Et quand même on aurait dû mourir, qu'était‑ce que cela ? La mort elle‑même était si belle alors, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante ! Elle ressemblait si bien à l'espérance, elle fauchait de si verts épis qu'elle en était comme devenue jeune, et qu'on ne croyait plus à la vieillesse. Tous les berceaux de France étaient des boucliers ; tous les cercueils en étaient aussi ; il n'y avait vraiment plus de vieillards ; il n'y avait que des cadavres ou des demi‑dieux

*La Confession d’un enfant du siècle,* Alfred de Musset ,Partie 1, chapitre 2.

1. Décorées [↑](#footnote-ref-1)
2. Référence à l’Île de Sainte-Hélène où fut exilé l’empereur Napoléon Bonaparte. Il y mourut le 05 mai 1821. [↑](#footnote-ref-2)
3. Référence à la Bataille d’Austerlitz (Bataille des trois Empereurs) qui a mené à la capitulation des armées de l’alliance austro-russe menée par l’empereur autrichien François II et celui russe, Alexandre Ier, devant la Grande Armée française dont le génie militaire de son chef, Napoléon Bonaparte, a été à l’origine de sa victoire, le 02 décembre 1805. [↑](#footnote-ref-3)
4. Beau‑frère de Napoléon 1er et Maréchal de l’armée française. [↑](#footnote-ref-4)